Le lexique des sentiments : nomenclature de la réalité ou création de chaque communauté linguistique ?

Javier SUSO LOPEZ
Universidad de Granada

0. Considérations initiales

La langue n'est pas une copie du réel : il existe toujours quelqu'un qui voit comme facteur essentiel de l'opération de nomination de la réalité et de sa catégorisation/organisation en termes de lexique. L'analyse des termes abstraits, et surtout celles des termes se rapportant aux sentiments, nous permet de découvrir très bien comment se produit l'opération d'inventer des mots. Une (bien brève) approche comparative entre le français et l'espagnol dans ce domaine va nous permettre de voir que même dans deux langues si proches, linguistiquement et culturellement, des différences existent dans la vision de cette « réalité » intérieure. Différences à un double niveau : dans le lexique lui-même, dans les expressions servant à décrire tel ou tel sentiment ; mais aussi dans la catégorisation elle-même des sentiments. Les Français ressentent certains sentiments inconnus des Espagnols, et à l'inverse.

Les progrès chez l'enfant dans l'acquisition du vocabulaire du concret se font très vite, tandis que la représentation psychique de l'abstrait (de l'incertain, de l'espace non directement visible, de la distance, du temps) va exiger de nombreux tâtonnements:

> Chez l'enfant, la verbalisation 'peux pas' est bien antérieure à 'je peux'. Cela se comprend puisque 'je peux' situe l'énonciateur par rapport`a un procès envisagé : ce dernier implique que l'on puisse verbaliser la représentation d'un événement envisageable, c'est-à-dire ne référant pas du réalisé ; on le voit, c'est le point ultime de cette capacité de construire des substantifs détachables de la réalité qui fonde l'activité de représentation dans l'activité du langage. Avec 'peux pas' (par exemple, si l'enfant ne réussit pas à faire passer une bille dans un trou trop petit), on est dans le domaine du certain, c'est un constat partant sur l'état de chose actuel (Culioli, 1990 : 32).

Cette difficulté que montrent les enfants a dû certainement être aussi celle des premiers peuples à se rendre compte des sentiments qu'ils éprouvent, puis à les nommer. Créer un terme correspondant à un sentiment est une opération compliquée, puisqu'elle exige tout d'abord de créer ou d'inventer le sentiment à décrire: de là l'abondance des métaphores dans le lexique des sentiments.

À commencer par le verbe qui exprime l'action de « percevoir à travers les sens, avoir la sensation, ou bien être affecté agréablement ou désagréablement par quelque chose » (*Petit Robert*, désormais *PR*), ou encore « avoir conscience de, connaître par intuition » : le verbe *sentir*. À partir d'une racine indo-européenne *sent-*, qui signifiait « prendre une direction, se diriger vers » (*Le Robert*, 1998), le verbe latin *sentire* signifiait déjà « percevoir à travers les sens ». Les termes « sens » et « sentido » possèdent ainsi une double acception : les sens physiques (la vue, l'ouïe, etc.) et la direction qu'on prend (« sens interdit »). Le voyage était la façon sûre de se mettre en contact avec les choses, avec les autres gens, ou d'expérimenter des sensations : « expérimenter », terme qui se compose de son côté de la racine indo-européenne *per-* qui signifie chemin, route voyage. Décidément, voyager c'est éprouver des sensations (Marina, 1999 : 3-4).

À partir de cette racine commune, le jeu social propre de chaque pays (parlant une langue d'ascendance indo-européenne) a fait dériver ce verbe vers des acceptions spécifiques. Pour nous en tenir aux langues française et espagnole, le verbe *sentir* maintient le sens général du latin (« expérimenter une sensation quelconque, de la joie, de la douleur »), mais, à partir de ce sens global, les sensations communément ressenties divergent dans les deux langues : en français, *sentir* c'est surtout percevoir par l'odorat (« ça sent » ; avec la dérivation pour les personnes : « je ne peux pas le sentir : je le déteste »), mais aussi « avoir conscience de, connaître par intuition, deviner » (« je sens que ce livre vous plaira »)[1] ; en espagnol, c'est plutôt la douleur qui est ressentie (« sentir la muerte de un amigo » ; « lo siento »), ou bien la peur : « sentir miedo »…

1. Sentiments, émotions, désirs…

[1] C'est de cet emploi que dérive une troisième acception du terme « sens » : « concept évoqué par un mot, une expression, correspondant à une possibilité de désignation (objet, sentiment, relation, etc.) » (*Petit Robert*, 1988). Les sens d'un terme sont ainsi autant de chemins qui nous mènent dans des voies différentes.

De nombreuses tentatives de la part des lexicographes ont essayé d'ordonner le vaste domaine des sentiments, des émotions et des désirs éprouvés par les hommes. Une comparaison entre langues et entre époques historiques nous montre tout de suite que les sentiments (ou émotions, désirs) perçus par les uns ou par les autres peuples ne sont pas les mêmes, et aussi que les sentiments perçus dans des temps pas trop lointains ne sont pas les mêmes que ceux que nous ressentons aujourd'hui. Et les différences ne consistent pas seulement en dérivations différentes des sens des mots, plus ou moins rapportées aux caractéristiques socio-culturelles des peuples en question, ou encore à la vie sociale du langage (métaphores, trouvailles, jeux poétiques, créations, etc.), mais à la « réalité » (intérieure, dans ce cas) même prise comme référence.

Il faudrait tout d'abord mettre de l'ordre dans le lexique des sentiments, des émotions, des désirs, véritable carrefour ou plutôt labyrinthe où se rencontrent des studieux des domaines de la psychologie, de l'anthropologie, de la linguistique, de l'histoire des cultures… Tout sentiment possède une histoire qui aboutit dans notre perception actuelle : la façon où nous sentons l'amour, par exemple, est conditionnée par cette histoire culturelle. Les taxonomies qui essaient d'en rendre compte et d'y voir plus clair comportent ainsi des choix révélateurs d'une conception de l'homme. Il existe au fond une difficulté essentielle à définir ce qu'est un sentiment : est-ce une attitude, un état psychique (produit ou pas par un état physique), une expérience ? Où finit une sensation et quand commence un sentiment ? Par exemple, le *Petit Robert* (1988) oppose les sensations, qui appartiennent en principe au monde du physique (par exemple, la douleur est une sensation) aux sentiments, qui appartiennent au monde moral (par exemple, l'amertume ou l'ennui, qui ne comportent pas en principe de souffrance physique). Le *sentiment* est un « état affectif complexe, assez stable et durable, lié à des représentations » (*PR*, 1988). Et la définition proposée pour *sensation* est la suivante : « phénomène psychophysiologique par lequel une impression a un effet modificateur spécifique sur l'être vivant et conscient : état ou changement d'état ainsi provoqué, à prédominance affective (plaisir, douleur) ou représentative (perception) » ; nous avons dit en principe, car, dans une seconde définition du *PR*, la différence entre sensation et sentiment n'est plus si marquée : « état psychologique à forte composante affective (distinct de sentiment par son caractère immédiat, et par un caractère

physiologique plus marqué) ». Quelqu'un de *sensible* est quelqu'un qui est capable de percevoir des sensations physiques (douleur, joie…), mais aussi « capable de sentiment, d'une vie affective intense ; apte à ressentir profondément les impressions et à y intéresser sa personne toute entière » (*PR*). Et nous venons de voir que le verbe *sentir* comporte autant l'acception d'éprouver des sensations que celle d'éprouver des sentiments, en espagnol (*sentir sed* ; *sentir alegría*) et en français (*sentir une odeur* ; *sentir le beau*).

Malgré ces rapprochements entre sensations et sentiments, pour simplifier, opposons néanmoins le monde des **sensations** (phénomène psychophysiologique ayant trait au monde physique : la sensibilité) au monde des **sentiments** (les états affectifs). La vie affective[2] comprendrait les sentiments tendres envers les autres (amour, amitié, attachement, pitié, tendresse), ainsi que les émotions, qui se rapportent quant à elles à un état affectif (intense, en principe) du sujet en lui-même, provoqué par une expérience externe (« état affectif, plaisir ou douleur, nettement prononcé », *PR*). Il existerait cinq familles émotives de base, à partir desquelles on peut répartir toutes les émotions : la colère (furie), la joie (plaisir), la peur, la tristesse et le dégoût. Le monde des sensations et le monde des sentiments s'opposent à leur tour au monde des **désirs** (« prise de conscience d'une tendance vers un objet » (*PR*). Il y aurait un quatrième règne de la vie intérieure : la **vie intellectuelle** (l'exercice de la pensée, la réflexion, la mémoire), dont nous n'allons pas nous occuper ici, manque d'espace (voir Fig. 1).

Nous nous tiendrons à ce partage simplificateur, mais nous verrons combien il est fragile : l'amour est un sentiment ou un désir ? Et la faim, est-ce une sensation ou un désir ? Où pouvons-nous classer la volonté ? J.-A. Marina compose une taxonomie affective où il distingue vingt et une familles d'expériences psychophysiologiques (il utilise le terme de « tribus ») pour rendre compte du lexique des sensations, des sentiments et des désirs (1999, 431-445).

---

[2] Nous utilisons «affectif » dans le sens global établi au *PR* : affectif, « qui concerne les états de plaisir ou de douleur (simples : affects, sensations ; ou complexes : émotions, passions, sentiments », et des plaisirs et des douleurs d'ordre moral » ; « la vie affective : les sentiments, les plaisirs et les douleurs d'ordre moral ».

<table>
<tr><th colspan="3">La vie affective. Proposition de classement</th></tr>
<tr><td>sensations</td><td colspan="2">« phénomène psychophysiologique ayant trait au monde physique » (douleur, joie, froid, faim, soif…)</td></tr>
<tr><td rowspan="2">sentiments</td><td>états affectifs tendres envers les autres</td><td>amour, amitié,
attachement
pitié, tendresse…</td></tr>
<tr><td>émotions (états affectifs intenses)</td><td>colère,
joie, tristesse
peu
dégoût…</td></tr>
<tr><td>désirs</td><td colspan="2">« prise de conscience d’une tendance vers un objet » ; tendance qui peut être aussi de répulsion (aversion ; « asco »)</td></tr>
</table>

Fig. 1. *La vie affective. Proposition de classement.*

Les difficultés qu’éprouvent les dictionnaires ne sont que la manifestation de la difficulté qu’ont ressenti les hommes, le long de leur histoire, à décrypter les états « psychologiques » intérieurs : si nous étudions les langues des peuples « primitifs » nous voyons que souvent un état affectif est associé à une sensation : chez les esquimaux utku, il n’existe aucun mot spécifique nous dire la tristesse, et cet état affectif est pour eux la solitude (*hujuujaq*) ; chez les baijing la faim (*anaingi*) est un état physique mais aussi un sentiment, ressenti lors de l’isolement et de la solitude… Nous verrons plus loin d’autres exemples. Et les sentiments modèlent les comportements culturels des hommes/femmes vivant en société : longtemps la tristesse a été bien vue en Europe (le spleen), tandis que pour les Tahitiens la tristesse est le pire des sentiments car il casse les liens sociaux.

Il est clair qu’un des dangers de notre période – soumise à la rapidité des traductions de toutes sortes, plus encore celles faites de façon automatique, et marquée par l’absence de la réflexion intérieure, tournée constamment vers l’action – est en train de rayer les différences entre cultures et d’homogénéiser même l’expérience intérieure.

Notre désir est ici de garder ce patrimoine construit le long des siècles : voyons quelques exemples de la complexité de ce monde intérieur.

2. Le lexique de la vie affective (sentiments, émotions, désirs)

2.1. Différences dans l'expression (ou la « substance de l'expression »

Nous allons commencer par un groupe de termes dérivés de la racine indo-européenne *kerd-*, qu'on retrouve dans le terme latin correspondant *cor*, *cordis*. Le *corage* de l'ancien français référait à l'ensemble des « dispositions de l'âme ou de l'esprit : sentiments, pensées, volonté » (Greimas, 1968), puisque le cœur était le siège des sentiments et des savoirs. À partir de là, le français et l'espagnol ont diversifié les notions rattachées au cœur, normalement de façon parallèle (à cause des nombreux contacts culturels entre nos deux pays), mais parfois aussi d'une façon spécifique.

Nous avons tout d'abord la disposition amicale et chaleureuse envers les autres : *accord*, *cordial*, *concorde*… L'accord musical entre plusieurs notes reprend cette idée de l'harmonie existante dans les cœurs et les esprits. L'espagnol possède des termes équivalents à ceux-ci, mais il possède en outre : *el recuerdo* (verbe : *acordarse*), qui maintient cette idée ancienne du cœur en tant que siège aussi du savoir : on se rappelle quelque chose parce qu'on l'a su auparavant, on l'a eu dans le « cœur ». Le français a gardé l'expression : « par cœur », tandis que l'expression espagnole équivalente « de coro », encore employée au XIXe siècle, a malheureusement cessé d'être utilisée, et été remplacée par un « de memoria » que relève d'une vision plus scientifique, mais plus prosaïque, du rôle de notre viscère par excellence. *Record* existait aussi en ancien français, ainsi que le verbe *recorder* : tombés en désuétude, ce sera à travers l'anglais que nous parviendra le « record », ou « exploit sportif qui dépasse ce qui a été fait avant », ou dont on s'en souvienne (voir Grijelmo, 2004 : 1-18) ; puis, plus récemment, le « disque » qui enregistre les paroles ou la musique pour qu'elles ne soient pas oubliées.

L'espagnol possède encore *la cordura*, qui ne correspond pas tout à fait à *la sagesse* : dans le cas de la *sagesse*, la modération et la prudence dans la conduite raisonnable et « sensée » du sage émane de la connaissance des choses (sens premier de *sagesse*, ou *sapience*) ; tandis que le bon sens marqué par la *cordura* provient de

l'accord profond de soi-même avec soi-même sanctionné par le groupe social. Le *cuerdo* n'est pas le *sage* : si les deux termes s'opposent à *loco* (fou), le *sage* s'oppose aussi à *l'ignorant*, tandis que le *cuerdo* peut être parfaitement *ignorant*. La *sensatez* (qualité du *sensato* : *sensé*) que montre le *cuerdo* n'a rien à voir avec son caractère de savant : il peut ne pas l'être. Quant à *incordiar*, c'est tout simplement importuner, embêter, ou faire perdre la tranquillité. Le français et l'espagnol possèdent une série d'expressions construites respectivement avec le composant « cœur » et « corazón », qui attestent la force de la conception du cœur comme le siège d'une multitude de sentiments. C'est le cas de : *écoeurement* (« dégoût profond, répugnance »), qui n'est donc pas le *descorazonamiento* (« caimiento de ánimo », Real Academia Española (désormais RAE), 1992)… On a abandonné le monde des sentiments, et on est plutôt du côté du désir négatif (aversion), dans le premier cas ; et de l'absence de désir (abattement ou perte de la force vitale), dans le deuxième cas.

Dans certains cas, nous avons dans l'une et l'autre langue une expression similaire, construite avec *cœur* ou *corazón* : « tener un gran corazón », « ser todo corazón », « tener un corazón de oro » correspond bien à « avoir bon cœur » (avoir une grande bonté), et « arriba los corazones » correspond à « haut les cœurs ». Par contre, dans d'autres cas, les expressions ne sont pas équivalentes mot à mot : « à contre-cœur » (« contra su voluntad », « contrariado »), « avoir mal au cœur » (être dégoûté, avoir envie de vomir), « avoir le cœur gros » (ressentir de la peine), « avoir du cœur » (avoir de la fierté), « avoir un coup de cœur » (ressentir une vie émotion ; « elle a eu un petit coup de cœur pour toi »), « à cœur joie » (avec délectation), « n'avoir le cœur à rien », « avoir quelque chose au cœur », « avoir du cœur » (de l'honneur, de la fierté), « donner du cœur à l'ouvrage » ; ou bien du côté de l'espagnol : « de (todo) corazón » (être sincère), « tener el corazón en un puño » (être très inquiet, ou même en proie à l'angoisse), « helar el corazón » (à cause de la surprise ou la peur), « robar el corazón » (gagner l'amour de quelqu'un), « duro de corazón » (insensible), « romperle o partirle el corazón a alguien » (lui produire une grande douleur), « con el corazón en la garganta » (être en proie à l'anxiété), etc.

Quant à *courage* (« la force morale, la disposition du cœur », puis « l'ardeur, l'énergie dans une entreprise », *PR*), allez savoir par quels détours cet emprunt fait par

l'espagnol au français signifie souvent l'irritation, le caprice (« me da más coraje todavía » ; « lo que más coraje te dé », Seco dir., 2004 : 317-318). Le peuple espagnol, si courageux pourtant dans les typologies romantiques des caractères des peuples, ne croirait plus à la droiture du « coraje » (et ainsi, « corajoso », « corajudo » : marquent l'irritation ou la colère plus que le courage) ; l'on ne doit plus s'étonner alors que l'exclamatif « courage ! » ne peut plus se rendre en espagnol par ce terme soumis à suspicion, mais par un « ¡ánimo ! » qui fait dépendre l'ardeur de la volonté de l'esprit. Le cœur continue d'être bel et bien le siège des sentiments, mais dans chaque langue il est le siège de sentiments différents.

2.2. Différences dans les attitudes sociales

Les différences que nous avons signalées concernent seulement les moyens expressifs : des notions plus ou moins similaires sont exprimées par des moyens lexicaux composés à partir de racines signifiantes spécifiques. Elles n'entraînent pas donc pas une perception autre de la réalité : ce qui se dit (se pense) en une langue peut se dire (ou se penser) grâce à une expression équivalente de l'autre langue.

Dans d'autres cas, les sentiments, désirs ou émotions éprouvés sont plus ou moins les mêmes, mais les particularités culturelles entraînent une attitude sociale différente envers eux. En Europe, l'extériorisation des sentiments (la peur, la tristesse, la déprime) est (ou était : les choses sont en train de changer bien vite) bien tolérée socialement s'il s'agit d'une femme, tandis qu'on exige aux hommes le contrôle de soi. Sartre méprisait de façon notoire la vie intérieure. Le héros de *La Nausée* dit ainsi : « Je n'ai pas l'habitude de me raconter ce qui m'arrive […] je ne veux pas de secrets, ni d'états d'âme, ni d'indicible ; je ne suis ni vierge, ni prêtre pour jouer à la vie intérieure » (1938 : 21). C'est le cas surtout de certaines cultures orientales : en Chine, à Bali, à Taiwan…, on enseigne aux enfants à ne pas extérioriser les émotions négatives, telles que la tristesse ou la furie : c'est le moyen de les vaincre, en n'y prêtant point attention à elles.

D'autre part, les bouddhistes pensent que le désir est la base de la tragédie du moi et de la souffrance, et ils cultivent ainsi l'absence totale de désirs comme moyen d'accès au bonheur et à la paix intérieure (le *nirvana*) (Eliade, 1979 : II, 101). La culture

européenne, par contre, porte un regard admiratif envers ceux qui montrent du désir, de l'envie, de l'élan, de l'effort, du dynamisme, de l'appétit de triompher, voire de l'ambition ; c'est la clé du *succès*, de la *réussite*, termes qui comme l'espagnol *éxito* reposent sur une autre métaphore spatiale : « avoir du succès », c'est sortir de quelque part, entrer là où on aspirait à être. Si le manque d'envie, l'inappétence est une attitude louable dans ces cultures, dans notre monde occidental, c'est vu sous un œil négatif : « avoir le cafard », « tener desgana », ne rien vouloir, rester tout le temps à ne rien faire ou à fumer des joints nous renvoie au manque d'idéal, de volonté, ou de projets ; c'est une attitude qui questionne les bases de notre société. J. Jacotot aimait par contre à définir l'homme comme « une volonté servie par une intelligence ». Sans la volonté, l'homme n'accède à rien, cesse de vivre.

En tout cas, malgré les différences culturelles quant à valorisation du désir, la réalité de l'univers du désir (ou de l'absence de désir) n'est pas mise en doute : les désirs existent ; et les termes lexicaux répondent à cette réalité qui nous semble parfaitement objective.

2.3. Différences dans la forme du contenu

Cependant, dans d'autres cas nous sommes face à une diversité essentielle, qui affecte la racine même de l'acte de percevoir : nous ne ressentons pas les mêmes sentiments que d'autres peuples. Même parmi les langues européennes, pourtant soumises à des expériences communes, et ayant connu de longs siècles de rapports, il existe des différences remarquables à ce sujet. Constatation qui nous mène à poser la question suivante : quel est le statut des sentiments, désirs ou émotions si on les confronte à la « réalité » ? Quel est le rapport de la langue à la réalité ? Les mots référant la vie affective, est-ce des constructions culturelles (variables selon les cultures, voire inventées de toutes pièces), ou bien des réalités constatables par tous ? Mais aussi, quel est le pouvoir des mots ? Est-ce qu'ils ont la capacité de créer une réalité intérieure ? C'est-à-dire – nous allons prendre deux exemples pour expliquer ce que nous voulons dire –, le tchèque possède un terme, *lítost*, qui marque la souffrance morale produite par une humiliation qu'on a subie ; l'allemand possède le mot *schadenfreude*, qui signifie le plaisir qu'on ressent du mal qui arrive à autrui. Pourquoi

cette réalité de la vie affective est-elle ressentie par ces communautés linguistiques ? Les Espagnols ou les Français, pouvons-nous ressentir ces sentiments, même si nous ne possédons aucun terme spécifique s'y référant ?

Pour nous en tenir au domaine franco-espagnol, nous allons relever certaines expériences affectives qui ne se correspondent pas totalement de l'une à l'autre langue. Il s'agit normalement de termes qui existent dans les deux langues, mais qui possèdent des sens ou des nuances de sens différents ; mais aussi de termes qui n'ont pas un équivalent précis :

- L'*admiration* en espagnol est la « surprise ou l'étonnement devant un fait extraordinaire » ; « considérer ou voir quelque chose ou quelqu'un avec un sentiment d'estime » (RAE) ; en français, l'admiration est « un sentiment de joie et d'épanouissement devant ce qu'on juge supérieurement beau ou grand » (*PR*). Le français unit la joie et la surprise dans une même expérience affective, tandis que l'espagnol unit la surprise et l'estime.
- Le terme espagnol *gracia* renvoie à une réalité qui n'a pas de correspondant terminologique en français : « tiene gracia ».
- La distribution du sentiment amoureux en deux : *querer* (mélangé au désir : vouloir) et *amar* (éprouver de l'affection pour quelqu'un) ne trouve pas d'équivalent en français ; et à l'inverse, en français, *aimer* se dédouble en sentiment et en sensation, qui peut se porter sur des objets qui plaisent au goût (« j'aime les cerises »). Certaines façons de considérer un rapport amoureux montrent de façon nette une attitude sociale voire morale : « avoir un flirt », « tener un ligue », « tener un lío, un apaño »…
- Le processus qui génère le sentiment amoureux est aussi compris de façon différente en France et en Espagne : « il est tombé amoureux » indique qu'une force incompréhensible a gagné le sujet presque malgré lui, lequel reste passif, tandis que *enamorarse* est le résultat d'une attitude active du sujet. C'est peut-être pour cela que la disparition du sentiment amoureux marquée par le terme espagnol *desamor* n'existe pas en français : la désaffection (*desafecto*) est un terme bien plus général (comme le montre l'exemple du *PR* : « la désaffection du peuple pour le régime ») ;

- Les degrés dans l'intensité de la peur : peur (*miedo*) – crainte (*temor*) – terreur (*terror*) - panique (*pánico*) – épouvante (*espanto*) – frayeur (*pavor*) – effroi (*pavor*), sont plus nuancés en espagnol, qui possède aussi *susto* (trad. « peur soudaine », Denis, Pompidou et Maraval, 1968), *sobrecogimiento* (peur mélangée avec la surprise), *canguelo*, *espeluznamiento* (terreur qui hérisse les cheveux)…
- Dans le domaine de l'expression de la tristesse, il existe également des différences. Le premier problème que nous trouvons dans toute entreprise de classement des sentiments en espagnol est la (mauvaise) habitude des dictionnaires (spécialement celui de la RAE) de proposer des synonymes en guise de définition. *Congoja* est ainsi défini comme : « desmayo, fatiga, angustia y aflicción del ánimo ». Si nous utilisons des dictionnaires bilingues, nous n'en sommes pas plus avancés : Denis, Pompidou et Maraval (1968) traduisent *congoja* à l'aide de trois entrées : angoisse, anxiété ; chagrin, affliction, peine ; faiblesse, évanouissement, syncope ». Les dictionnaires français essayent d'y mettre un peu d'ordre : la tristesse serait le sentiment générique qui rend compte d'un « état affectif pénible, calme et durable, et moralement douloureux ; envahissement de la conscience par une douleur, insatisfaction, ou par un malaise dont on ne démêle pas la cause » (*PR*). Si ce sentiment pénible de base explicite une cause, il devient un regret (absence de quelqu'un, absence d'un bien ; et si c'est l'absence du pays natal, c'est la nostalgie) ; si c'est provoqué par un grave revers ou un mauvais coup du sort : on ressent plutôt de l'affliction ; si c'est provoqué par une cause matérielle, un incident précis ou matériel, c'est du mécontentement ; si la tristesse est produite parce qu'on ne possède pas ce qu'on désire, c'est de l'insatisfaction ; la rancœur ou la rancune est plutôt le ressentiment que l'on garde après une désillusion ; le deuil (« duelo ») est l'affliction que l'on éprouve de la mort de quelqu'un… La tristesse peut se mêler à d'autres sentiments : la crainte d'un danger, et elle se transforme en angoisse, panique, anxiété, inquiétude ; ou au désoeuvrement : c'est de l'ennui ; s'il y a aussi une conscience d'une diminution des forces physiques ou la fatigue, ce sera de la lassitude ou de l'abattement ; si elle est

mélangée à l'humiliation, la déception, l'injustice : l'amertume, état durable et nullement passager ; si la tristesse est accompagnée d'une douce rêverie, mêlée d'un certain plaisir, on a affaire à la mélancolie, la langueur ; si la tristesse nous fait vraiment souffrir, nous éprouvons de la peine plutôt ; si en plus on perd confiance, c'est du découragement ou la déprime… À travers ces modalités, nous trouvons des modulations d'intensité (chagrin, tristesse, peine, malheur, tourment, détresse), des usages culturels et sociaux : la mélancolie était très bien vue au XVIIIe siècle ; tout comme le spleen au XIXe, tandis qu'un médecin de nos jours diagnostiquera de la neurasthénie dans ces états maladifs ; si cela devient un état pathologique, nous avons affaire à une dépression ; « avoir le cafard » est bien vu de nos jours, mais c'est une expression qui n'est utilisée que dans le français courant.

L'espagnol possède autant de termes et autant de distinctions pour décrire le monde de la tristesse, mais les correspondances ne sont point absolues: comment rendre le « cafard » ? ou le « chagrin d'amour » ? ou même la « détresse » ? À l'inverse, comment rendre en français « un disgusto » (« le han dado un disgusto tremendo »), ou bien « un apuro » ? Le malaise est habituellement d'ordre physique, tandis que le « malestar » est plutôt mental. On arrive à traduire, à faire partager à un lecteur/auditeur étranger le sentiment éprouvé : mais force est de constater que la répartition du champ sémantique de la tristesse se fait de façon différente dans l'une et l'autre langue : des sentiments de base se mélangent à d'autres sentiments qui l'accompagnent. Il faudrait s'adonner à des recherches précises pour établir un catalogue des sentiments communs et de ceux spécifiques à l'une et à l'autre langue.

Par exemple, le sentiment du « regret » est en français très complexe et nuancé. C'est tout d'abord un « état de conscience douloureux causé par la perte d'un bien » (*PR*), qui n'est pas lexicalisé en espagnol comme substantif (c'est-à-dire, comme entité en soi, ou sentiment existant, objectivé), mais comme expression formée avec un verbe : « echar de menos » (sentiment éprouvé mais non constitué comme réalité existante). Le terme « regret » possède une deuxième acception : le sentiment de déplaisir qu'on éprouve dans une situation

déterminée (« j'ai le regret de vous communiquer »), qui est rendue habituellement par un autre verbe espagnol « sentir » (« siento comunicarle » : sentiment qui correspondant à *pesar*) ; et une troisième acception : le « mécontentement d'avoir fait, de ne pas avoir fait » (« je regrette d'avoir dit cela » ; ou par contre : « je l'ai fait sans regrets»), rendue encore par le verbe « sentir » (« siento haber dicho eso ; me arrepiento de ello ». Mais ce regret français (« mécontentement ») comporte aussi un certain « mécontentement de soi », un léger sentiment de culpabilité d'avoir fait ou de ne pas avoir fait dans le passé quelque chose, qui est unie à la déception présente : « je regrette d'avoir dit cela » : le résultat attendu n'a pas été atteint. C'est ainsi plutôt l'expression « me arrepiento de haber dicho o hecho eso » qui correspondrait en espagnol. Finalement, si le regret porte sur le pays natal il rejoint la *nostalgie* (la *morriña*) : on peut bien comprendre que ce sentiment ne peut exister que chez des peuples qui ont été obligés d'abandonner leur terre natale. Le « regret » français englobe ainsi de différents sens sans qu'on puisse toujours les démêler : si nous disons « je ne regrette rien », qu'est-ce qu'on veut dire exactement ? *No me arrepiento de nada ? No echo nada de menos ?* C'est le contexte qui devra nous renseigner ; mais aucune traduction ne rendra fidèlement le jeu de correspondances d'un sens à l'autre.

- On pourrait allonger la liste des non-correspondances, dans d'autres « tribus » de sentiments : en espagnol, l'orgueil (*orgullo*) est lexicalisé de façon négative ; le français distingue entre un mauvais orgueil (*orgueil*) et un bon orgueil (*fierté*) ; l'anglais n'a lexicalisé que le bon orgueil (*pride*) ; l'honnêteté (dans le sens de l'honnête homme du XVIIe siècle), la politesse, la courtoisie, la bienséance, l'esprit, le badinage... sont des termes tellement chargés d'histoire, d'associations, de connotations, que leurs équivalents en d'autres langues sont une pâle copie de l'original, et les traductions ne sont que des approches imparfaites. Mais aussi, pour reprendre des exemples déjà cités, « savoir par cœur » n'est pas l'équivalent total et absolu de « saber de memoria », « à contre-cœur » ne l'est pas de « contra su voluntad » : ce n'est pas la volonté qui en est jeu, c'est quelque chose de plus profond ; « à regret » n'est pas « a pesar

suyo »… Les mots et les expressions possèdent une histoire qui leur fournit un plus émotif dont ils ne peuvent se séparer.

De nombreux catalogues terminologiques sont proposés actuellement comme outils pour les traducteurs : dans le monde des sentiments, cela ne sert à rien si l'on ne définit pas ce qu'il y a derrière chaque mot. Une méthode proposée par Greimas (et retenue par Marina) serait d'essayer de retrouver derrière chaque terme son « plan narratif abrégé », qui permettait de l'expliquer en dernière instance (antécédents, intensité, manifestations, dénouement). Cela serait valable pour quelques sentiments : par exemple, la colère serait l'irritation produite par une offense, qui produit un désir de vengeance. Mais il faudrait entreprendre des études propres à chaque langue, puisque la sémantique (ou la forme du contenu) du lexique sentimental est spécifique à chaque langue, et que définir les sentiments est une entreprise de recherche d'ordre socio-culturel, où le monde des représentations joue un rôle essentiel.

- Dans d'autres domaines de la vie affective, pour nous en tenir à des langues et des cultures très proches comme l'espagnol et le français, de profondes différences apparaissent aussi. Pour commencer avec l'univers du désir, ces deux langues distribuent le lexique selon une gradation de l'intensité du désir : certains termes possèdent un correspondant proche dans l'une et l'autre langue ; c'est le cas de : caprice, velléité (désir inconstant et léger), appétence, appétit, aspiration, désir, souhait, inclination, impulsion, goût, soif, passion (désir vif), avidité (désir immodéré)… Mais le français ne possède que deux-trois termes qui marquent un désir ardent : la passion, la vivacité, l'avidité ; tandis que l'espagnol en a plusieurs autres : *anhelo* (désir ardent), *frenesí* (désir impétueux), *afán* (désir véhément), *empeño* (désir ardent d'une décision consciente, qui exige de l'effort), *ansia* (désir ardent mêlé d'une certaine empressement à obtenir l'objet désiré qui produit de l'anxiété et de la souffrance). L'espagnol ressentirait ainsi de façon plus vive, intensive et véhémente ? Mais aussi les désirs sont produits de façon plus subite, passagère ou capricieuse : en plus de caprice et velléité, l'espagnol dispose de *antojo* (désir vif et passager : « envie d'une femme enceinte »), de *perra* ou de

emperramiento (désir obstiné), de *ventolera* (caprice changeant et un peu fou)… N'oublions pas que caprice provient d'un terme italien, lui-même dérivé de la chèvre, animal qui refuse la compagnie et aime s'aventurer dans des endroits à accès difficile. Et si les images romantiques et stéréotypées du peuple espagnol ardent et impulsif étaient appuyées par le lexique ? L'avidité et l'intensité du désir peuvent dériver de l'absence du bien désiré, absence liée au manque, à la pauvreté, à la misère… Le caractère des peuples est historiquement déterminé, lui aussi. Et aussi, les Français ont leurs « lubies », leurs « envies capricieuses et parfois saugrenues, déraisonnables » (*PR*), entre autres celle de « construire des châteaux en Espagne » !

Sans aller aussi loin, « las ganas, tener ganas » n'est pas « l'envie, avoir envie de ». Les emplois de « ganas » nous le montrent : « con ganas » est un intensif, et équivaut à beaucoup : « trabajar con ganas » (travailler avec intensité, pas avec envie de travailler), « el levante sopla con ganas ». D'autres expressions : « no me da la gana », « quedarse con las ganas », « de mala gana », « tenerle ganas a uno » (éprouver de l'antipathie envers quelqu'un), « venir en gana » (« antojársele a uno »)… nous montrent que la profondeur du terme « ganas » n'est pas celle de l' «envie » qui, selon le *PR*, est « le sentiment de tristesse, d'irritation et de haine qui nous anime contre qui possède un bien que nous n'avons pas ». Il est vrai que l'expression « avoir envie de » (« j'ai envie de pleurer ») ne marque plus ce sentiment originaire, mais l'origine du sentiment est là, ce qui n'est pas le cas de « ganas », qui surgit d'une disposition purement intérieure. À propos, en français et en espagnol, nous disons : « j'ai envie de faire pipi » ; tandis qu'en allemand, on dit : « Ich muss » (je dois) : le soulagement ressenti par un plaisir physique devient une obligation à accomplir dans la langue allemande.

- Une deuxième distribution peut être faite selon l'objet désiré, nous avons ainsi : la cupidité (désir de l'argent), l'avarice (désir de l'argent et de le garder), l'ambition (désir de gloire), la concupiscence, la lubricité, la lascivité (désir de plaisirs sexuels) ; la convoitise (désir de posséder une chose : les richesses, le plaisir sexuel), la curiosité, la soif, la faim, l'appétit, la gourmandise (désir de

manger de bonnes choses, et spécialement des friandises, la *golosería*), la gloutonnerie (désir excessif et avide de manger, la *glotonería*), la voracité, etc. La frontière entre sensation et désir est bien difficile à établir. On trouve ici encore certaines différences entre l'espagnol et le français : la *gula* est « un appétit désordonné de manger et de boire », elle ne correspond pas exactement à la *goinfrerie*, qui apporte une nuance d'excès et de saleté dans l'acte de manger.

La richesse du vocabulaire dans le domaine pour désigner les excès gastronomiques ou pantagruéliques (en français et en l'espagnol) témoigne à son tour d'une histoire où satisfaire sa faim n'était pas à la portée de tout le monde ou de tous les jours : goinfre, goulu, glouton, mangetout (*comilón, tragaldabas, glotón, tragón*)… Les désirs (les sentiments) surgissent dans le temps et l'histoire des communautés de locuteurs, puis sont lexicalisés dans leur langue, de façon différencielle d'un peuple à un autre, d'une langue à une autre : dans nos sociétés européennes qui ont vaincu la faim depuis quelques décennies, qui associent même la grosseur à un état malsain, et qui cultivent et apprécient en conséquence la ligne et la maigreur, tous ces désirs de manger de façon désordonnée mais volontaire tombent en désuétude ; si on mange trop, ce n'est plus par plaisir, mais par un dérèglement maladif : c'est le cas de la boulimie (« faim excessive, liée à certains troubles physiques ou mentaux »).

Certains peuples possèdent des désirs spécifiques que nous, européens, nous n'avons pas, et à l'inverse : la langue du peuple de Samoa possède un terme qui indique le désir de plaire (*lotomalie*) ; le peuple ilongot des Philippines possèdent un terme (*liget*) qui rassemble à la fois le sens d'énergie, de vitalité, de furie, de désir de vaincre, l'ambition ; les enfants sont ainsi le produit du *liget* ou sperme ; les Tahitiens n'ont pas un terme qui exprime la tristesse, et ils utilisent des expressions plus ou moins équivalentes : se sentir fatigué, sentir un poids, n'avoir pas de force… (cf. Marina 1999 : 76, 96, 100). C'est sûrement une première approche du sentiment de la tristesse, qui est très nette dans le terme espagnol *pesar* ou le terme français *abattement* (un sentiment de douleur dérivé d'un poids qui t'abat et te laisse sans forces)… Notre propos n'est pas de dresser une liste (interminable), mais de faire comprendre comment surgissent les

sentiments chez les peuples, comment un sentiment se dédouble en deux, puis en quatre, etc., à partir des expériences sociales auxquelles sont soumis les locuteurs.

On pourrait imaginer d'inventer des termes correspondant à des sentiments ou des états affectifs spécifiques qui ne sont pas lexicalisés et qu'on rapporte habituellement à d'autres termes: le sentiment éprouvé par l'expérience esthétique, à la tombée du soleil, par la joie de se réveiller, par le plaisir de se baigner tout nu dans une plage solitaire, la joie éprouvée par le mal d'autrui (sentiment qui est lexicalisé en allemand : *schadenfreuden*, comme nous l'avons signalé auparavant)… La force de la poésie réside précisément à faire surgir des émotions ou des sentiments nouveaux, non lexicalisés, par l'assemblage nouveau ou inattendu des mots. Il est clair que ce qui ne peut pas se dire n'existe pas, et que nous ne pouvons parler de quelque chose que si nous possédons des mots pour le faire : autrement, on ne peut que s'en rapprocher vaguement à travers des circonlocutions plus ou moins équivalentes. Mais le mot apporte une force inégalable à l'idée, au sentiment, à l'émotion concernée. L'expression qu'on entend souvent: « je ne peux pas l'exprimer avec des mots » est bel et bien vraie : la possibilité d'exprimer de nouveaux sentiments, ou la force ou l'intensité de ceux déjà lexicalisés, passe par la création de mots adéquats ou de l'association inattendue des mots présents dans le lexique.

Le surgissement des mots nouveaux le long de l'histoire d'une langue, l'étude de langues de peuples primitifs nous montrent un long cheminement qui, partant de l'expérience physique (la faim, la douleur physique, la fatigue : qui sont des états physiques), transforme celle-ci en expérience affective ou psychologique, soumise comme nous l'avons dit à un processus de reconnaissance sociale positive et encourageante, ou bien au contraire à un processus de dissuasion et de détournement. Processus qui diffèrent selon les langues et l'histoire. Un seul exemple suffira : Thomas d'Aquin considérait la vengeance comme une vertu qui est pleinement justifiée quand elle est associée à la justice et à l'honneur (*Summa Teologiae*, II-II, question 108).

Conclusions (provisoires)

Pour revenir aux questions posées ci-dessus, nous pouvons dire que les mots existant dans une langue (recueillis dans les dictionnaires) nous aident à voir clair dans les sentiments que nous éprouvons, donc nous aident à voir la « réalité », qui autrement resterait invisible ou nébuleuse à notre regard ou conscience. L'existence du terme permet d'isoler, d'analyser de près, de « voir » le monde (des sentiments) de façon plus claire. Ce qui nous amène à formuler un énoncé paradoxal à première vue : dans les rapports entre langue et « réalité », souvent c'est la langue qui est première ; nous nous ressentons un sentiment (ou nous percevons une chose) parce qu'il existe un mot pour le désigner ; autrement le sentiment (ou la chose) n'existerait pas !

C'est-à-dire, la « contenu » auquel renvoient les mots d'une langue n'est pas le continuum de la « réalité » physique, objective. La langue n'est pas une nomenclature d'objets et de choses extérieures ou intérieures qu'une communauté s'accorde à signaler comme certainement réelles, comme la joie ou la tristesse. Personne n'oserait nier que ces sentiments ou sensations n'existent pas! Mais la langue contient aussi des termes qui renvoient à des produits de l'imagination, comme les fées, les dragons ou les diables ! Et une analyse un peu plus poussée ou nuancée de la vie affective nous permet aussi de voir que la langue est le produit de l'expérience humaine et nullement un a-priori qui renverrait à une réalité extérieure, donnée, objective, et qu'il s'agit bel et bien d'une invention des hommes, d'un regard des hommes sur le monde et sur eux-mêmes. Même ces sentiments simples comme la joie, l'amour ou la tristesse acquièrent un sens précis à l'intérieur de comportements culturels très divers. Pour le dire en termes linguistiques, chaque langue se compose ou se définit par une forme spécifique du contenu, c'est-à-dire, par une formalisation des connaissances sur le monde en unités de langue et en concepts linguistiques.

Bibliographie

BENVENISTE, E. (1939) « Nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, 1, 23-29.

BERLIN, B. ; KAY, P. ([1969]1991) *Basic Colors Terms* Univ. of Californa Press.

DENIS, S. ; POMPIDOU, L. ; MARAVAL, M. (1968). *Dictionnaire espagnol-français*, Hachette, Paris. 2 volumes.

ELIADE, M. (1979) *Historia de las creencias y de las ideas religiosas*, Cristiandad, Madrid.2 volumes.

GREIMAS, A. (1968) *Dictionnaire de l'ancien français,* Larousse, Paris.

GREIMAS, A. ; FONTANILLE, Jacques (1992) *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Seuil, Paris.

GRIJELMO, Alex ([2000]2004[8]) *La seducción de las palabras*, Taurus, Madrid.

JESPERSEN, O. (1917) « Compte rendu du Cours de Linguistique Générale », *Nordisk Tidskrift For Filologi,* 6, 37-41.

MARINA, José Antonio (1999) *La selva del lenguaje,* Anagrama, Barcelona.

MARTINET, A. (1957) « Arbitraire Linguistique et double articulation », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 15, 105-116.

PICHON, E. (1937) « La linguistique en France. Problèmes et méthodes », *Journal de Psychologie normale et pathologique*, 34, 25-48.

-(1940-41) « Sur le signe linguistique. Complément à l'article de M. Benveniste », *Acta Linguistica*, 2, 51-52.

Real Academia Española (1992) *Diccionario de la lengua española,* RAE*,* Madrid.

REY, A. dir. (1998). *Le Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris. 3 tomes.

REY, A. ; REY-DEBOVE, J., dir. (1988) *Petit Robert. Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, Paris.

SARTRE, J.-P. (1938) *La nausée*, Gallimard, Paris.

SECO, Manuel dir. (2004) *Diccionario fraseológico documentado del español actual*, Santillana, Madrid.

WIERZBICKA, A. (1992) *Semantics, Culture and Cognition,* OUP, Oxford.

ZAINQUI, José María (1991) *Diccionario razonado de sinónimos y contrarios*, De Vechhi, Barcelona.